

Un art qui se distingue **Les Trois Jours de Casteliers 2011**

Raymond Bertin

Number 140 (3), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65296ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertin, R. (2011). Review of [Un art qui se distingue / Les Trois Jours de Casteliers 2011]. *Jeu*, (140), 44–48.

RAYMOND BERTIN **UN ART
QUI SE DISTINGUE**

L'ambiance, de retour à chaque début mars, s'anime, festive et conviviale, dans le hall du Théâtre Outremont – magnifique salle s'il en est – pour l'ouverture du festival les Trois Jours de Casteliers, qui accueille des spectacles de marionnettes d'ici et de l'étranger, pour adultes et pour enfants. Tout le petit monde de cet art théâtral un peu à part s'y bouscule, comme à une fête attendue, un miracle qui se renouvelle d'année en année et grandit peu à peu. Il faut dire que l'organisme à but non lucratif qui chapeaute le festival fonctionne avec une équipe et des budgets restreints : on se réjouissait notamment, lors de l'inauguration de cette sixième édition, présentée du 3 au 6 mars, qu'un bureau ait été alloué au cours de la dernière année à sa passionnée directrice générale, Louise Lapointe, par l'arrondissement d'Outremont, son principal partenaire. Casteliers, fondé en 2005 et voué à la diffusion des arts de la marionnette à Montréal, bénéficie heureusement d'appuis solides, tant du côté des instances politiques que des artistes et artisans du milieu, dont voilà une rare manifestation d'envergure dans la métropole. La qualité de la programmation, qui ne se dément pas, permet d'entrevoir un développement à venir qui en fera un incontournable de notre scène théâtrale. Déjà,

Joseph-la-tache de Catherine Vidal (NTE), présenté au Théâtre Outremont lors des Trois Jours de Casteliers, en mars 2011.
© Michel Ostaszewski.







Molière de Neville Tranter (Stuffed Puppet Theatre, Pays-Bas), présenté au Théâtre Outremont lors des Trois Jours de Casteliers, en mars 2011.
© Wim Sitvast.

les Trois Jours... débordaient un peu leur cadre cette année, la projection d'un court métrage et une représentation étant offertes en amont, le lundi et le mercredi, et quatre spectacles étant présentés, pour la première fois, à l'école Paul-Gérin-Lajoie-d'Outremont, voisine du théâtre. En tout, dix spectacles, cinq pour adultes et cinq pour enfants – qu'on dit être « pour la famille » –, du Québec et de l'Ontario mais aussi de France, de la Suède et des Pays-Bas, constituaient l'affiche de cette fin de semaine où dominait le théâtre d'objets.

On profita aussi de l'ouverture du festival pour souligner le 30^e anniversaire de l'Association québécoise des marionnettistes, sa présidente, Héléne Ducharme, annonçant que plusieurs activités viendront marquer cet événement dans les prochains mois. Pour sa part, souhaitant stimuler la relève, la metteure en scène Martine Beaulne, présidente du conseil d'administration de Casteliers, invitait les jeunes intéressés par ce secteur de la création théâtrale à s'inscrire au nouveau diplôme spécialisé en théâtre de marionnettes contemporain de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, où elle enseigne depuis nombre d'années.

Le dramaturge décati et le roi qui swingue

Un incomparable *Molière*¹, conçu et interprété par un maître de la marionnette, Neville Tranter, d'origine australienne mais vivant depuis 1980 aux Pays-Bas où il a fondé sa compagnie, le Stuffed Puppet Theatre, ouvrait les Trois Jours de Casteliers. Créé en 1998, ce petit bijou de spectacle autour du personnage de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, vivant les derniers moments de sa vie alors qu'il crée à la scène son *Malade imaginaire*, a su ravir l'assistance par son approche iconoclaste et déjantée. L'interprète, manipulateur hors pair, y incarne tous les personnages par marionnettes interposées, du célèbre dramaturge à son médecin, en passant par le Roi-Soleil et ses fonctionnaires retors, sans oublier sa servante Toinette – ici masculinisée : « Mon bon Toinette », lui dit son maître – que l'acteur, irrésistible, endosse en se munissant d'un petit tablier,

1. Concept, marionnettes et interprétation : Neville Tranter. Texte et mise en scène : Luc van Meerbek. Trame sonore : Ferdinand Bakker et Kim Haworth. Éclairages : Desirée van Gelderen. Production du Stuffed Puppet Theatre (Pays-Bas), présentée au Théâtre Outremont les 3 et 4 mars 2011.

d'un faux nez et de pompons fleuris à ses escarpins ; seule Armande, la femme du héros raillé pour avoir marié la fille de sa vieille épouse, Madeleine Bédart (Armande pourrait bien être sa propre fille), est ici représentée par une poupée sur roulettes, icône de la perversion du vieux séducteur. En jouant d'anachronismes et en multipliant les sous-entendus, Neville Tranter établit des parallèles étonnants entre le XVII^e siècle et notre époque, comme lorsque les fonctionnaires de la cour refusent les subventions demandées par Molière – « Nous voulons du théâtre civilisé ! », – et réfléchit sur la composition dramatique, quand on reproche à Molière ses « stupides personnages » d'amoureux, les Valère et Marianne, Célimène ou Cléante, avec leur ritournelle : « Je t'aime, je te hais, je te hais, je t'aime ! – Tu me hais, donc tu m'aimes ! », qui dégénère bientôt en : « Putain ! – Con ! », au grand bonheur du public, qui croule de rire devant ces pantins grotesques auxquels la dextérité du marionnettiste donne vie.

L'apparition de Louis XIV vêtu de voiles d'or se fait sur des airs de musique moderne : « Notre cour aime le rap, le hip-hop, le swing », dit le roi, à quoi ses fidèles répondent en l'acclamant : « Hip-hop Louis ! » avant qu'il ne lance, tout fier : « Je m'appelle Louis, comme Louis Armstrong. » Au-delà de l'humour, le *Molière* de Tranter contient aussi des moments émouvants autour de l'agonie du dramaturge. Entre ses fantasmes sexuels de vieillard lubrique, son sentiment de voir ses forces d'écrivain, son imagination et son inspiration le fuir, et, au final, son angoisse devant la solitude de la mort, la silhouette décatie, qui est passée de l'irritation à la rage puis de l'ironie mordante à la frayeur, nous aura livré un morceau de son existence. Quant à Neville Tranter, à travers les poses, les gestes, le passage d'un personnage à l'autre, en offrant à chacun une voix différente, en maniant le tout avec désinvolture, comme sans effort, il aura fait la preuve de son immense talent d'acteur. Cet innovateur présentait aussi un spectacle plus récent, *Punch and Judy in Afghanistan*, qu'on annonçait cru et amoral, que je n'ai pas vu.

En complément de soirée, Catherine Vidal reprenait, avec *Joseph-la-tache*², sa partie du spectacle *Naissances* présenté en décembre dernier à l'Espace Libre. Des ouvertures dans un mur, comme autant de boîtes où elle a fabriqué des décors avec une grande minutie, lui servent d'aires de jeu, où elle manipule des personnages miniatures en carton découpé, bidimensionnels. La créatrice, cachée à la vue du public, narre l'histoire du petit Joseph, garçon né avec une tache au visage, différence dont il a fait sa fierté, contre toute attente, mais qu'il désespère de voir progressivement disparaître. Il entreprend

alors un voyage dans le temps et l'espace pour reprendre possession de cette tache qui prend des formes surprenantes. Son périple le fait entrer en contact avec quelques Joseph célèbres, tels Joseph le charpentier, père du petit Jésus que recouvre la tache muée en couverture, puis Joseph Staline, le dictateur russe, Joseph-Maurice Ravel, le compositeur, Joseph Conrad, l'écrivain, Joseph K, le personnage du *Procès* de Kafka, que la tache sur son dossier criminel condamne à l'évidence, puis Joseph Cornell, un artiste américain qui propose à Joseph de lui rendre sa tache en échange de sa liberté... Cette courte forme d'environ 12 minutes, présentée devant une trentaine de spectateurs à la fois, a créé un moment de recueillement, de réflexion et de joie esthétique chez ceux qui y ont assisté.

Comment réussir le coup du siècle

Insolite et vivifiant ouvrage d'imagination, le spectacle *Braquage*³ de la Compagnie Bakélite, mené tambour battant par le maître bidouilleur Olivier Rannou, avait de quoi surprendre et réjouir son public. Sur la scène encombrée d'étagères métalliques bourrées d'objets hétéroclites, pour la plupart issus du quotidien mais dont la fonction sera détournée – scène d'abord plongée dans le noir que l'unique protagoniste révélera avec parcimonie à l'aide d'une lampe de poche et d'autres éléments lumineux au fur et à mesure qu'avancera la fable abracadabrante qu'il narrera avec un humour ineffable –, naît sous nos yeux le plus improbable braquage de banque qu'on puisse imaginer. Tout en rassemblant les bidules qui lui seront utiles pour mener à bien son projet, le héros interpelle son complice, Billy, qu'il convainc de le suivre dans le « coup du siècle » : il vise rien de moins que la Banque centrale de New York ! Se présentant comme des « pros du banditisme », ces deux-là font une paire hors pair, Billy étant si maladroit qu'on se demande son utilité, et l'autre, la tête et le chef, multipliant les réflexions absurdes du style : « Qui suis-je ? Où vais-je ? Et dans quel état j'erre ? » Rien de sérieux dans ce bric-à-brac de grand enfant dont les personnages de faux durs assez ridicules multiplient les audaces pour arriver à leurs fins. Il faut voir l'interprète escalader l'édifice de la banque, de nuit, un simple gant de caoutchouc collé par du velcro sur son épaule suggérant que Billy est suspendu à lui au-dessus du vide. Les jeux de lumière cadrant une partie ou l'autre du décor ou de l'homme faisant illusion, les effets musicaux et sonores accentuant le suspense, on y croirait presque...

2. Texte, conception des boîtes et de la bande sonore, interprétation : Catherine Vidal. Supervision à l'écriture : Alexis Martin. Boîtes inspirées du travail de l'artiste américain Joseph Cornell. Construction : Michel Ostaszewski (et conception de la boîte aquatique), Julie Emery et Catherine Vidal. Éclairages : Erwann Bernard. Électricité : Réal Dorval. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée au Théâtre Outremont les 3 et 4 mars 2011.

3. Mise en scène, jeu et bidouilles : Olivier Rannou. Lumière, bidouilles et régie : Alan Floc'h. Scénario et regard extérieur : Arnaud Ladagnous. Musique : Jean-Luc Briand. Aide à la mise en scène : Christian Carrignon, Julien Mellano, Christine Le Berre et Gaëlle Héraut. Coproduction de la Compagnie Bakélite, du Théâtre Lillico de Rennes, de La Passerelle de Rixheim et du Centre régional des Arts de la Marionnette de Dives-sur-Mer (France), présentée à l'auditorium/studio de l'école Paul-Gérin-Lajoie d'Outremont les 5 et 6 mars 2011.



Braquage d'Olivier Rannou (Compagnie Bakélite, France), présenté au Théâtre Outremont lors des Trois Jours de Casteliers, en mars 2011.
© Jean-Baptiste Bucau.

Les trouvailles sont nombreuses dans ce spectacle des plus inventifs. Tous les éléments d'un véritable casse y sont évoqués par la narration, ironique à souhait, ou par les objets détournés. À la fin, après l'explosion du coffre-fort de la banque – un cochonnet rose affublé de petits feux d'artifice à gâteau ! –, notre héros s'enfuyant avec une valise ouvre celle-ci, dont le couvercle dévoile un écran plat où apparaît un paysage de mer paradisiaque : il déploie alors une chaise de plage et s'y installe, fier d'avoir réussi son coup, comme tout bon voleur dans son

paradis fiscal. Il a aussi, faut-il le préciser, atteint son but en gagnant le public à son invraisemblable narration, dont la boucle est enfin bouclée de main de maître.

Avec des œuvres d'une indéniable qualité comme celles-là, les Trois Jours de Casteliers contribuent chaque année à repousser les préjugés sur les arts de la marionnette. Surveillez leur retour en mars 2012, vous ne le regretterez pas. ■